



NOUVELLE SÉRIE

NICARAGUA



D 2179 • Ni6
1-15 octobre 1997

Diffusion de l'information sur l'Amérique latine

DIAL • 38, rue du Doyenné - 69005 Lyon - France - Tél. 04 72 77 00 26 - Fax 04 72 40 96 70

MOTS-CLEFS

Jeunes
Identité
Valeurs
Violence
Délinquance
Sujet-acteur

VIVRE DANS UNE BANDE DE JEUNES AU CŒUR D'UN QUARTIER DE MANAGUA

Pour connaître de l'intérieur la logique des bandes de jeunes qui opèrent dans plus de 400 quartiers de Managua, capitale du Nicaragua, un jeune anthropologue, Denis Rodgers, s'est fait *pandillero*¹. On lira ici le récit de cette intéressante expérience qui a permis à l'auteur de faire une approche particulièrement concrète de cette réalité et d'en esquisser une analyse indispensable. Le texte ci-dessous est paru dans *Envio*, août 1997 (Managua, Nicaragua).

La violence et l'insécurité augmentent chaque jour en Amérique centrale. Il en est ainsi au Nicaragua. Les bandes constituent un des aspects de cette réalité. Il s'agit de groupes de jeunes qui déambulent dans les quartiers en molestant les gens, en cambriolant, agressant, et allant parfois jusqu'à tuer. Que sont ces bandes ? Des groupes passagers ou des institutions avec leur logique propre ? Pourquoi les jeunes se regroupent-ils en bandes ? Qu'est-ce qui motive la violence qui les caractérise ?

Comme anthropologue, j'ai voulu avoir quelque réponse à ces questions et à quelques autres. Et je me suis mis

1. Le *pandillero*, c'est le membre d'une bande de jeunes, dans les quartiers pauvres d'Amérique latine, qui pratiquent la violence. Il n'y a pas d'équivalent exact de ce terme en français. On le gardera donc tel quel, comme on parle aussi de *guerrilleros* (NdT).

à chercher. Je tiens à remercier le Royal Anthropological Institute de Grande Bretagne et d'Irlande du Nord pour son aide financière, sans laquelle cette recherche, cette investigation n'aurait pas été possible.

Pour obtenir des données, la méthodologie anthropologique dépend, en grande partie, de l'"observation participative". C'est pourquoi, en anthropologue, je décidai de me faire moi-même membre de bande, *pandillero*. Pour étudier et comprendre ce qu'est un *pandillero*, l'anthropologue doit assumer le rôle social qu'il étudie et participer aux réalités sociales sur lesquelles il fait son enquête. C'est ce que j'ai fait. La grande force de cette méthode d'investigation est qu'elle permet non seulement d'observer l'agissement des personnes, mais aussi comment celles-ci comprennent et

expérimentent leur propre comportement.

Il est primordial que l'*anthropologue-pandillero* vive cette double réalité pour un temps assez long s'il veut pouvoir expliciter le quotidien et ce qui est dit sur le comportement à l'aune de la réalité concrète. Cette situation contrastée, importante pour comprendre l'organisation de la vie des bandes, requiert une certaine durée.

Est requise l'immersion dans un rôle social différent du sien ; immersion, non pas conversion. Au cours de la vie, nous jouons tous des rôles sociaux variés et un anthropologue, durant ses investigations, joue peut-être encore davantage de rôles. *Pandillero*, il ne doit pas cesser d'être anthropologue et il ne se fait pas *pandillero* exactement comme les autres.

SOMMAIRE

> NICARAGUA : Vivre dans une bande de jeunes au cœur d'un quartier de Managua (1-6)

> RÉPUBLIQUE DOMINICAINE : Les oubliés de la République Dominicaine : les Dominico-Haïtiens (7-8)

> PANAMA : Après les bases militaires, un centre antidrogue au Panama ? (9-11)

L'unique *pandillero* blond

Cette position ne fut pas nécessairement un désavantage. La distance facilite parfois l'analyse. On ne peut pas non plus dire que ce double rôle entraîne une distorsion de l'investigation. Du moins, il ne crée pas plus de distorsion. L'introduction d'une variable externe à l'intérieur d'une situation sociale déterminée peut provoquer les conditions utiles à une meilleure compréhension du phénomène. J'ai vérifié tout cela en assumant le rôle de *pandillero* dans un quartier populaire de la zone orientale de Managua où j'ai vécu, dans une famille, d'octobre 1996 à juillet 1997. Le fait d'être un *pandillero* blond (blanc, blond) était évidemment atypique, spécialement dans le contexte social d'un quartier où il était l'unique blond présent. Cela a créé une certaine distorsion de la situation, mais non pas de manière insupportable, et les avantages en étaient plus nombreux que les inconvénients.

Membre de la bande, j'étais considéré comme un "*broder tuani*"² et les jeunes me parlaient sans crainte et sans réticences de leurs activités délicieuses. Le fait d'avoir un statut atypique me permit d'apprendre un certain nombre de choses sur les bandes. Je les aurais aussi découvertes si j'avais été un *pandillero* typique, mais le processus d'apprentissage aurait sans doute été plus lent.

Logique des affrontements entre bandes

La réputation d'une bande dépend en partie des caractéristiques de son quartier d'origine. Elle dépend également des caractéristiques de ses membres. Une des raisons pour lesquelles les jeunes du quartier où je vivais m'ont admis dans leur groupe fut la "touche spéciale" que ma présence donnait à la bande. Je suis certain qu'à Managua il n'y a pas beaucoup de bandes ayant un blond dans leur groupe. D'autres membres améliorent la réputation d'un groupe par leur courage, leur violence ou leur folie. Moi je lui ai donné son prestige par mes origines.

Ce statut atypique me permit de

2. Un "frère branché" (NdT).

découvrir quelque chose de la logique des affrontements entre bandes. "Logique", parce que ces confrontations fréquentes ne se développent pas pour elles-mêmes. Dans une grande mesure, elles visent à porter atteinte aux membres les plus notoires de la bande rivale. Et moi, comme *pandillero* blond, de mon quartier, j'ai été un point de mire de première importance. Une anecdote révèle mon "importance". Un jour il n'y eut pas d'eau dans mon quartier et je pris la décision d'aller prendre une douche dans la maison de la fille de la famille avec laquelle je vivais, dans un quartier voisin. Mais "ma" famille ne voulut pas me laisser aller seul. Malgré l'heure, il était 6h30 du matin, elle considérait que c'était un risque d'entrer dans cet autre quartier, parce que la bande de celui-ci, ennemie de celle de mon quartier, pourrait m'attaquer, non seulement comme membre de la bande rivale, mais avant tout comme un membre aux caractéristiques tellement singulières.

Finalement, après avoir évalué les risques, l'ami de la maîtresse de ma maison, qui est conducteur de taxi et qui avait dormi cette nuit-là dans la maison, me prit dans son taxi, attendit que je prenne ma douche, puis me ramena à la maison. Jamais, dans ma vie, le fait de prendre une douche me mit dans une situation aussi périlleuse...

Des sous-bandes à l'intérieur de la bande

La bande a une structure bien définie, avec des sous-groupes, par âge. Tout *pandillero* commence toujours au niveau le plus bas, dans le groupe des moins de 13 ans. Il passe ensuite au groupe des 13-17 ans et, finalement, au groupe des plus de 18 ans. Il ne s'agit pas de bandes "différentes", mais de "sous-bandes".

La bande de mon quartier était divisée de deux manières : selon l'âge et selon la géographie du quartier. Ceux d'en haut, ceux d'en bas et ceux du centre. "Les dragons" sont ceux d'en haut, "les calés" sont ceux d'en bas, et ceux du centre sont appelés "ceux de la rue huit" - à cause d'un billard du quartier qui porte ce nom. Ces sous-groupes

opèrent en général séparément, mais ils ne se disputent jamais entre eux et s'unissent tous quand le quartier est en danger - lorsqu'il est attaqué par la bande d'un autre quartier ou pour molester les gens durant une fête populaire, comme celle de la Saint-Dominique³.

L'incorporation progressive s'effectue avec les jeunes des familles établies dans le quartier. Dans le début des années 90, il y eut une immigration massive de nouvelles familles - près de la moitié de la population actuelle du quartier - et on peut supposer que différents mécanismes se développèrent pour intégrer à la bande les jeunes des familles qui venaient d'arriver.

Mon rite d'initiation : un couteau et un larcin.

Je crois que, par mon statut spécial - ma blondeur, mon origine sociale, et aussi mon âge (23 ans, je suis le plus vieux du groupe) - le rite d'initiation pour entrer dans la bande ne fut pas le rite habituel. Mais, étant donné que depuis mon arrivée dans le quartier il n'est entré aucun autre jeune dans la bande, je n'ai pas eu l'occasion d'assister à une autre initiation pour savoir à quoi m'en tenir. Quelques-uns m'ont dit qu'elle ne fut pas tellement différente des autres.

Le rite, informel, se déroula en deux moments. Dans un premier temps, un soir, quelques jeunes tentèrent de me faire peur avec un couteau, pendant que nous bavardions dans la rue. C'était un couteau suisse, plus grand que ceux que l'on trouve dans le commerce, celui que les militaires suisses utilisent pour les combats corps à corps. J'ai eu de la chance. J'avais grandi en Suisse et j'avais commencé à jouer avec des couteaux suisses dès l'âge de huit ans. Aussi, après être parvenu à contrôler - non sans difficulté - la peur que j'éprouvais, je leur ai demandé le couteau et leur ai enseigné quelques trucs qu'ils ne connaissaient pas.

Le second moment du rite consista à aller au marché voisin "Roberto Huembes" avec d'autres jeunes pour

3. Fête patronale de Managua et dont l'expression populaire est proche du carnaval (NdT).

voler quelque chose. Au marché ils m'utilisèrent comme appeau pour distraire le marchand d'un lot de vêtements, tandis qu'ils volaient des culottes de femmes. Je devais ensuite les vendre dans le quartier. De maison en maison, utilisant mes réseaux sociaux limités - il n'y avait que deux semaines que je vivais là - je suis arrivé à vendre l'ensemble des huit culottes pour 43 córdobas⁴. Au marché elles se vendent 20 córdobas chacune, mais ces "rabais" sont courants dans le monde de ces "bisness".

Étant donné que l'anthropologie propose l'immersion et non la conversion, j'ai entrepris de communiquer cette distinction aux camarades de la bande. Un jour qu'ils m'initiaient aux activités, je leur dis que je ne participerai ni aux agressions ni aux larcins, ni aux affrontements entre bandes en-dehors des limites du quartier. Je leur dis que je serai essentiellement un membre observateur. Ils acceptèrent ces conditions sans problème, conscients qu'en tant qu'anthropologue et étranger - ainsi que pour des considérations éthiques - je ne pouvais pas m'insérer à fond dans des activités de ce type.

Cependant, lorsque mon quartier fut attaqué par une bande ennemie, en novembre 1996, les *pandilleros* du quartier observèrent mon comportement. À cette occasion, j'ai participé à la défense du quartier. Je me suis battu à coups de bâtons contre ceux qui arrivaient et j'ai lancé des pierres. Pour moi, il s'agissait d'un cas d'autodéfense. "Maintenant tu es un des nôtres, car nous avons vu que tu es dans le vent, nous avons vu que tu aimes le quartier et que tu es disposé à le défendre", me dirent plusieurs d'entre eux après l'affrontement. Acceptant mon rôle particulier dans la bande, les *pandilleros* considéraient que, malgré tout, je devais "être dans le vent", c'est-à-dire toujours disposé à défendre le quartier afin qu'il ne soit pas envahi, n'avoir peur ni d'être blessé, ni de participer aux larcins, ni de fumer la marijuana...

Campagne policière de janvier 1997

Être *pandillero* et résident dans un foyer du quartier me fut très utile pour

comprendre les attitudes des jeunes et de leurs familles, avant la campagne répressive du nouveau gouvernement libéral contre les bandes. Fin janvier 1997, Arnoldo Alemán⁵ venait de prendre le pouvoir. La Police nationale commença à engager une campagne de patrouilles dans les quartiers de Managua dit "chauds", afin d'arrêter les membres des bandes. Après plusieurs années d'absence dans ces quartiers, la police se mit à apparaître rapidement à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, lorsque les gens l'appelaient ou quand elle le décidait. Chaque fin de semaine arrivaient des patrouilles pour s'emparer des ivrognes ou des jeunes du quartier.

Ce qui caractérise le style de comportement des *pandilleros*, c'est leur façon d'aller à l'encontre du danger, conformément à la culture machiste : goût du risque et démonstration publique de courage. Quand la police arrivait, tous les jeunes sortaient en criant à sa rencontre, jetant des pierres et courant de tous côtés. Les mamans sortaient aussi en criant et en courant, non pas contre la police, mais pour retenir leurs enfants et les enfermer dans la maison.

Ce n'était pas seulement par instinct de protection maternelle. Un *pandillero* capturé par la police ne sort pas de prison avant une, deux ou trois semaines. Les mamans doivent apporter la nourriture dans la prison et les policiers en prélèvent toujours une partie pour eux-mêmes. Le séjour en prison de leurs fils revient assez cher aux mamans : elles perdent du temps, paient la nourriture et le transport - plus ou moins selon la distance -. La famille peut également payer une amende (qui passa de 105 córdobas à 210), grâce à laquelle les prisonniers recouvrent leur liberté au bout de trois jours. Cette caution revient très cher à des familles dont le revenu mensuel est de 600 à 800 córdobas.

Il est évident que l'accroissement de la présence policière et l'augmentation de l'amende ont poussé les familles à prendre des mesures à l'égard de leurs enfants. Beaucoup de familles les enferment à clé durant plusieurs jours pour qu'ils ne sortent pas. Les pan-

dilleros ont dit eux-mêmes avoir réduit leurs activités à cause de la campagne policière. Cependant, après plusieurs semaines d'inactivité relative, les actions délictueuses commencèrent à s'intensifier à nouveau à l'occasion de la Semaine Sainte⁶. Les jeunes voulaient se procurer de l'argent pour payer les traditionnelles sorties à la plage.

Il apparut rapidement qu'une campagne policière de ce type peut parfois apporter une solution, mais seulement à court terme et pour peu de temps. La répression policière renforce le cycle de la violence dont les bandes sont un élément de plus. Les bandes et la violence qu'elles génèrent ont une origine et des motivations bien définies, et aussi longtemps que ceci n'est pas pris en compte, n'importe quelle stratégie contre le phénomène des bandes est vouée à l'échec.

Une organisation quasi-militaire

Entretien des relations aussi étroites avec une bande, j'ai pu apprendre beaucoup de choses sur leurs tactiques qui éclairent des aspects importants de leurs racines et aussi de leur capacité à rester en vie. Quand elles s'engagent dans des affrontements, les bandes s'appuient sur une organisation quasi militaire dans tous ses détails. Elles se constituent en "compagnies" qui se protègent mutuellement. Il y a un groupe de réserve, et on trace un plan de bataille stratégique ; les replis se déroulent de façon très ordonnée. Chaque membre du groupe utilise ses armes personnelles, mais la répartition dans les compagnies se fait en fonction des armements afin qu'il y ait un équilibre entre toutes les compagnies, excepté lorsqu'il faut organiser un "commando d'assaut", comme ils disent, avec une grande puissance de feu et pour un objectif spécifique, par exemple pour amocher le chef de la bande ennemie.

Les armes utilisées par les *pandilleros* vont des mains nues jusqu'aux fusils AK-47 et aux grenades à fragmentation. Généralement, ils utilisent des pierres, des bâtons, des tuyaux, des

4. Un dollar : environ 9 córdobas (NdT).

5. Cf. DIAL D 2125 (NdT).

6. Période de vacances en Amérique centrale (NdT).

poignards, des mortiers. Les armes à feu - mitraillettes ou pistolets - ne sont pas les plus utilisées dans les affrontements entre bandes ; ils les utilisent surtout pour des agressions ou des cambriolages, à moins qu'il ne s'agisse d'un affrontement prolongé où chaque combat requiert une escalade dans l'armement, jusqu'à l'usage d'armes de grande puissance.

Ce n'est pas seulement le chômage

Les bandes sont un phénomène social qui se reproduit dans le temps. Au Nicaragua elles commencèrent à apparaître au tournant de 90. Leurs membres étaient des jeunes qui avaient participé à la guerre des années 80⁷ qui se terminait alors, et tous connaissaient l'usage des armes pour avoir fait leur service militaire. Mais les *pandilleros* de ces premières bandes des années 90 ne sont pas ceux d'aujourd'hui.

Dans mon quartier, lorsque les jeunes atteignent les 22-24 ans, ils ont devant eux deux alternatives. La première est très fréquente : "par accident" ils fondent une famille et, pour montrer qu'ils sont responsables, ils cessent d'être *pandilleros*. À partir de là, la majorité d'entre eux deviennent chômeurs. La seconde alternative est d'entrer dans la criminalité "dure". La majorité des *pandilleros* s'engagent dans la première voie, mais un pourcentage significatif choisit la seconde. Dans mon quartier 15 à 20 % deviennent délinquants professionnels.

On a constaté ces dernières années que, de génération en génération, il y avait chez les *pandilleros* un processus de transmission des connaissances pour la manipulation des armes, la stratégie des luttes et le savoir militaire.

7. Quelques mois après le triomphe de la révolution sandiniste les anciens somozistes et membres de la garde nationale réfugiés au Honduras ont commencé une offensive contre-révolutionnaire qui a compté depuis l'arrivée à la Maison Blanche de Ronald Reagan sur l'aide militaire et financière des États-Unis. Cette guerre entre sandinistes et "contras" a cessé en 1987 grâce à une importante dynamique de paix lancée en Amérique centrale par le groupe de Contadora et le "Plan Arias" (du nom de l'ancien président de Costa Rica et Prix Nobel de la paix) (Cf. DIAL D 1195, 1230, 1231) (NdT).

Il est important de comprendre cela, parce qu'il est ainsi démontré que les bandes sont bien plus qu'une réponse au stimulant structurel que représente l'accroissement du chômage qui sévit au Nicaragua. Naturellement, le chômage et l'absence d'issues sont des facteurs importants pour expliquer le phénomène des bandes. Mais cette explication ne suffit pas. Les bandes sont des institutions qui, dans une certaine mesure, jouissent d'une autonomie socioculturelle et d'une capacité de reproduction qui ne sont pas liées uniquement au contexte socio-économique.

Les premiers *pandilleros* des années 90, des jeunes donc qui avaient connu la guerre, le danger, la mort et tant de formes de violence, disent vouloir retrouver les expériences dramatiques vécues dans les montagnes. Et, par-dessus tout, ils désiraient retrouver le statut social des militaires aguerris qui, avec fierté, servaient la patrie.

Les *pandilleros* d'aujourd'hui n'ont pas connu la guerre et n'ont pas fait le service militaire. Mais ils s'identifient à ceux d'hier dans le désir d'acquérir un statut social de prestige, dans le cadre d'une situation nationale où ils se considèrent comme une génération perdue. Ils disent eux-mêmes qu'ils n'ont pas de futur, de même que le Nicaragua n'a pas de futur.

Sans travail, sans possibilité d'étudier - en dépit de ce que dit et ordonne le gouvernement, au nom de l'"autonomie scolaire", les écoles continuent à exiger le paiement de mensualités prétendues volontaires qui ne sont pas à la portée de la plupart des familles - sans respectabilité sociale, l'unique moyen, pour ces jeunes, de se créer leur propre rôle social est d'affirmer leur présence à travers une bande, dans l'agression et l'affrontement, dans la violence. Tel est leur rôle et leur mission : ils se considèrent eux-mêmes comme les défenseurs de leur quartier, et ce devoir leur donne le droit d'attaquer ceux du dehors qui prétendent pénétrer chez eux.

L'identité est dans le quartier

Durant cette décennie, le sentiment d'identité s'est beaucoup localisé. La bande de mon quartier s'identifie plu-

tôt avec le quartier des années du somozisme⁸, celui de leurs parents, lorsque c'était un quartier marginal et très dangereux. "Ceux qui vivaient là étaient certes redoutables. On les craignait. Personne n'entrait là, personne. Vous entriez debout par un côté et vous sortiez de l'autre côté dans un cercueil. Même la Garde civile avait peur d'entrer là", me dit un jour un de mes amis *pandillero*. Le quartier fut le théâtre d'affrontements très violents durant l'insurrection antisomoziste et l'aviation de la Garde l'a bombardé plusieurs fois. Aujourd'hui ce quartier n'a rien de spécial ; ce n'est que l'un des centaines d'autres à Managua.

Ce n'était pas le cas au temps du sandinisme, lorsqu'il bénéficia du programme d'urbanisation du gouvernement révolutionnaire au début des années 80. Le quartier fut totalement reconstruit. Et personne, dans le quartier, ne me permet d'oublier ces faits qui, malheureusement, furent des acquis de courte durée. Depuis le milieu des années 80 le quartier n'est plus entretenu et aujourd'hui un seul éclairage fonctionne dans les rues, les espaces publics se sont transformés en décharges et les maisons⁹ tombent en ruine. En même temps, les revenus de toutes les familles ayant diminué de façon drastique, la majeure partie d'entre elles ne peuvent pas entretenir leurs logis. Depuis les années 1984-85, l'histoire du quartier a été celle d'un long revers, d'une lente agonie. Les *pandilleros* d'aujourd'hui rêvent des époques passées, lorsque leur quartier était objet de respect. Un peu partout, à l'intérieur et à l'extérieur du quartier, on peut encore lire des graffitis portant le nom pré-révolutionnaire du quartier.

Cette recherche haletante d'identité est intimement liée à l'absence d'autres rôles sociaux significatifs et il est permis de supposer que si quelqu'un avait la capacité de canaliser les énergies et

8. La famille Somoza, soutenue par les États-Unis et s'appuyant sur sa redoutable Garde nationale a dominé le Nicaragua de 1936 à 1979, année du triomphe de la révolution sandiniste (Cf. DIAL D 332, 368, 409, 423, 461, 470) (NdT).

9 En fait, ce sont souvent des baraques de planches (NdT).

les rêves des *pandilleros* vers d'autres activités, ils pourraient peut-être trouver ce qu'ils cherchent.

Que veulent-ils faire ?

Lorsque j'ai demandé aux *pandilleros* quel type d'activité leur conviendrait et leur serait utile, ils me répondirent qu'ils désiraient faire quelque chose de concret, qui puisse leur servir et servir au quartier, quelque chose où ils pourraient travailler ensemble. Par exemple construire un parc avec un terrain de basket-ball qu'ils se chargeraient ensuite eux-mêmes d'entretenir. Ils voudraient quelque chose à quoi ils pourraient s'identifier et où ils pourraient travailler collectivement.

Cette réponse reflète un élément important dont il faut tenir compte quand on analyse le phénomène social des bandes. Celles-ci doivent être considérées comme des structures collectives, comme des communautés, et non pas simplement comme des regroupements juxtaposés sans ordre ni concertation. Dans mon quartier, on peut affirmer que la bande est l'unique exemple d'organisation de solidarité coopérative, parce que les familles sont très fragmentées. Par exemple la famille avec laquelle je vivais est divisée en trois groupes distincts qui survivent avec des revenus différents qui ne se partagent pas.

Les *pandilleros* soulignent l'importance de la solidarité à l'intérieur de la bande en lui opposant l'atomisation de la communauté nationale. Ils affirment qu'un *pandillero* a des responsabilités. L'une d'elle apparaît avec évidence à tout observateur : une bande n'abandonne jamais l'un de ses membres sur le "champ de bataille". Quel que soit le danger, si un jeune est blessé, d'autres le ramassent avant de se replier. Cela fait évidemment partie de la logique des affrontements où l'objectif est de capturer les membres de la bande adverse qui ont des caractéristiques spéciales, mais c'est également un signe de la solidarité dans le groupe.

Une solidarité issue du sandinisme ?

Les *pandilleros* de mon quartier affirment que cette solidarité - par laquelle ils s'entraident et veillent sur le quar-

tier - a ses origines dans le sandinisme. Ils se considèrent comme les héritiers du sandinisme et de ses valeurs de solidarité et de travail collectif. Durant les élections d'octobre 1996, les *pandilleros* distribuèrent du matériel de propagande du FSLN¹⁰ à travers le quartier et placèrent des bannières et des affiches rouges et noires¹¹ lorsqu'on annonça que Daniel Ortega, candidat du FSLN à la présidence, allait arriver.

Près de 100 % des *pandilleros* de mon quartier sont sandinistes. Cela imprègne certainement leur idéologie de solidarité. Toutefois, les souvenirs que la majorité d'entre eux conservent du sandinisme sont très imprécis, car ils étaient à cette époque très jeunes. Il est probable qu'ils ont reçu leur sandinisme en héritage de la première génération de *pandilleros* qui avaient fait leur service militaire.

Les *pandilleros* d'aujourd'hui tendent à idéaliser et à embellir le passé, y compris en glorifiant l'histoire du quartier avant qu'il ne fût reconstruit par le gouvernement sandiniste, en dépit du fait qu'il était alors un des plus misérables de Managua.

Les bandes se caractérisent aussi par le sentiment de territorialité. Chaque bande s'identifie avec son quartier et le considère comme son territoire. Ils opèrent aussi dans d'autres quartiers, mais dans leurs relations avec ceux-ci ils n'ont pas la même attitude qu'avec leur quartier d'origine. On peut dire qu'à l'égard de leur propre quartier, les *pandilleros* possèdent une conscience ou un sentiment de responsabilité sociale.

Pendant une "guerre" contre une bande voisine, mes amis organisèrent une trêve "pour les maisons" car celles-ci subissaient des dommages à cause des projectiles qui se croisaient. Les deux bandes parvinrent à un accord et transfèrent la guerre sur un terrain neutre, loin des habitations. Un tel sentiment de coopération entre

10. Front sandiniste de libération nationale. Le nom de sandiniste est en souvenir du héros national Cesar Augusto Sandino qui s'était battu à la fin des années 20 avec une petite armée contre les marines américains. À l'issue de cette guerre les États-Unis ont créé la Garde nationale nicaraguayenne (NdT).

11. Couleurs des sandinistes (NdT).

bandes supposées ennemies ne doit pas surprendre. Souvent, les mêmes bandes qui s'affrontaient hier s'unissent aujourd'hui pour attaquer une autre bande et, même s'il s'agit d'alliances éphémères, elles n'en sont pas moins significatives.

Pandilleros :

ceux qui "sont dans le vent"

Dans mon quartier il y a plus ou moins cent *pandilleros*. Tous sont des garçons. Dans certaines bandes de Managua il y a également des filles. Entre 1990 et 1995, le nombre des bandes alla croissant d'année en année mais, depuis ce temps, il n'a ni augmenté, ni diminué. Tous les jeunes d'un quartier n'appartiennent pas aux bandes. Près de trois mille personnes vivent dans mon quartier, dont environ 750 jeunes garçons ; une centaine sont *pandilleros*.

Pourquoi certains jeunes entrent dans une bande et d'autres non ? L'explication donnée par les *pandilleros* est que certains "sont dans le vent" et d'autres non. Le "vent", c'est le goût, l'attraction pour la délinquance, une façon de se vêtir - mettre la chemise à l'envers, par exemple - ou une manière de parler, en prononçant les syllabes à l'envers, comme de prononcer "nitua" au lieu de "tuani"¹².

"Être dans le vent", c'est aussi une attitude, un sens de l'humour, comme le montre une attaque organisée un jour par les *pandilleros* de mon quartier. Un diplomate, reconnu par les jeunes à cause de la plaque minéralogique de sa voiture, vint au quartier voisin pour acheter de la drogue dans une rue très connue pour ce commerce. Lorsqu'il sortit, les *pandilleros* l'attendaient avec des AK-47. Ils lui volèrent son argent - 200 dollars - ses bagues, sa montre, sa chemise et ses chaussures. Mais ils décidèrent de le respecter en lui laissant ce qu'il a de "mieux" : sa voiture et sa drogue...

"Être dans le vent", c'est plus que cambrer, se droguer ou vagabonder... C'est aussi avoir un "look", ressentir l'appartenance au quartier et l'identification avec les autres membres de la

12. Phénomène connu en français sous le nom de "verlan" (NdT).

bande. Les *pandilleros* non seulement s'entraident, ils ont aussi confiance les uns envers les autres, une valeur d'autant plus significative qu'elle est très rare dans le contexte de crise du Nicaragua d'aujourd'hui.

Cette confiance et cette loyauté sont, en partie, une réaction contre la stigmatisation sociale subie par le *pandillero*. Encore que cette stigmatisation soit ambiguë, parce que, dans mon quartier, les gens, tout en critiquant les *pandilleros*, ne manquent pas de reconnaître que ce sont eux qui défendent et entretiennent le quartier.

Qui devient *pandillero* ?

Il n'y a pas de corrélation claire entre la situation socio-économique des familles et l'appartenance à la bande. En dépit du fait qu'il existe assez de différenciation sociale à l'intérieur du quartier, les *pandilleros* ne sont pas automatiquement les jeunes des milieux les plus pauvres, même si le motif économique est toujours important pour devenir *pandillero*.

Avec leurs agressions, leurs vols et leurs "bisness", les *pandilleros* arrivent à se faire pas mal d'argent. Ils l'utilisent pour acheter de la colle à renifler, de la marijuana pour fumer, de l'eau-de-vie pour se saouler et des munitions pour leurs armes, des poignards et des vêtements, surtout des chaussures et des casquettes Nike. Également de la nourriture. Le revenu mensuel d'un *pandillero* tourne autour de 200 et 400 córdobas (20 à 40 dollars). Ils n'économisent jamais. Ils cherchent l'argent quand ils en ont besoin. Ils ne partagent pas avec leur famille mais parfois avec leurs camarades de bande.

On ne peut pas non plus affirmer que les *pandilleros* proviennent de familles à problèmes - divisées par des scènes de violences domestiques, etc.

L'unique indicateur systématique que j'ai pu obtenir est que la majeure partie des jeunes qui proviennent de familles évangéliques ne s'intègrent pas aux bandes.

On peut l'attribuer peut-être à l'idéologie évangélique opposée à certaines activités des *pandilleros*, comme de boire ou de fumer. Peut-être aussi parce que les Églises évangéliques, très organisées, jouent un rôle social comparable à celui des bandes : les unes et les autres sont des institutions de référence qui offrent aux individus des codes de conduite communautaires et solides à l'intérieur d'un contexte national où beaucoup de références sociales se trouvent transformées ou ont disparu. Dans un contexte de changement, d'insécurité généralisée, de références éphémères, aussi bien les bandes que les Églises évangéliques représentent un effort pour construire un espace social avec des règles définies, où les jeunes peuvent se sentir partie d'un groupe avec une identité sociale.

Ce contexte d'insécurité et de précarité - caractéristique de la situation au Nicaragua - est l'espace social où se trouvent les *pandilleros*. Les bandes sont socialement structurantes et structurées. Bien qu'à l'intérieur de l'espace social qu'elles constituent émergent de nouvelles valeurs, de nouvelles significations, de nouvelles pratiques, de nouvelles relations et types de relations, ces bandes sont situées et subordonnées dans un espace social plus ample et qui marque également l'identité des *pandilleros*. Cet espace plus ample est l'espace national qui est en crise. Les *pandilleros* doivent édifier leur identité dans les deux espaces. Et pour cela, toutes leurs actions reflètent aussi bien l'ordre établi que l'ordre qu'ils cherchent à établir dans leur bande.

Expression d'une culture machiste

Dans un contexte social où la violence est la norme, est-il surprenant que les *pandilleros* se caractérisent par l'intensification de celle-ci ? Dans un contexte où c'est la force qui donne un statut, pour surpasser les plus forts on se procure une arme. La voie violente empruntée par les *pandilleros* ne peut pas surprendre dans un pays où existe une culture de la violence. Il est indubitable que l'histoire du Nicaragua est imprégnée de violence. Depuis la conquête espagnole, la violence est omniprésente au Nicaragua et ceci a affecté toutes les formes d'organisation de la vie.

Les niveaux de violence au sein du foyer sont également très élevés, et la violence devient la voie privilégiée pour résoudre tout type de conflit dans un cadre culturel machiste. On peut également caractériser les *pandilleros* comme une cristallisation du machisme nicaraguayen, par l'attitude des *pandilleros* devant le danger, parce qu'ils privilégient la violence comme expression sociale, par la composition essentiellement masculine de la bande, par leur type de relation avec les femmes.

Dans une telle ambiance, les bandes et leur violence ne sont pas des phénomènes inexplicables. Elles ont une logique à l'intérieur de leur propre espace social et à l'intérieur de l'espace social qui constitue la société nicaraguayenne. Ce sont les formes adoptées par les jeunes pour s'imposer dans une société qui les exclut.

Titre et traduction DIAL.

En cas de reproduction, mentionner la source DIAL.

DIAL • 38 rue du Doyenné - 69005 LYON • Tél. 04 72 77 00 26 • Fax 04 72 40 96 70 • E-mail : dial@globenet.org

Abonnement annuel : France 410 F • Europe 455 F • Avion Amérique latine - Afrique 515 F • USA-Canada 505 F

Points rencontre à Paris : CEDAL (Centre d'Etude du Développement en Amérique latine) - 43 ter, rue de la Glacière - 75013 Paris
Tél. 01 43 37 87 14 - Fax 01 43 37 87 18 et Service Droits de l'Homme - Cimade - 176 rue de Grenelle - 75007 Paris - Tél. 01 44 18 60 50
Fax 01 45 55 28 13.